

**Jacques LEPLAT**

Entretien avec Antoine Laville et Michel Pottier en 2002

---

---

*Né en 1921, quelle est votre formation initiale et ce qui vous a conduit à vous intéresser au travail ?*

Je suis arrivé à Paris en 1949 avec une licence de philosophie. Ayant été maître d'internat dans des lycées je pouvais bénéficier en entrant à l'INOP, d'une bourse de conseiller d'orientation. J'ai préparé le concours en deux ans et en même temps j'ai passé une licence de psychologie. Au terme de cette période, je voulais faire de la recherche sans objectif très précis. J'ai été orienté vers un département de l'ANIFRMO (Association Nationale Interprofessionnelle pour la Formation de Main d'Oeuvre, ancêtre de l'AFPA, Association pour la Formation professionnelle des Adultes).

*Comment avez-vous été sensibilisé aux prémices de ce qui ne s'appelait pas encore ergonomie. Quel a été le rôle de Faverge dans cette initiative ?*

Ce département dit Centre d'Etudes et de Recherches Psychotechniques (CERP) était dirigé par J.M. Faverge. Il s'occupait de l'exploitation des documents d'examens et de la conception des méthodes d'examens psychologiques auxquels étaient soumis les candidats au stage de formation de l'ANIFRMO. Cette première affectation a duré deux ans.

L'AFPA proposait des formations pour adultes centrées surtout sur les métiers de la métallurgie et du bâtiment, pour les ouvriers qualifiés du premier niveau. L'entrée dans ces centres était conditionnée par un examen psychotechnique réalisé par le CERP. Ce dernier recevait également les comptes rendus des examens de fin de stage de formation. Les buts du CERP étaient de valider les examens psychologiques avec les résultats des examens de formation. Il y avait donc toute une partie statistique dont J.M. Faverge était responsable.

En 1952, le Centre a créé le Bulletin du CERP. Dans le premier numéro, l'analyse du travail s'y rode déjà !

Il contenait :

- un article de Faverge, *Analyse et structure du travail*, thème privilégié dans lequel il développe la critique de l'analyse en terme d'aptitude.
- des études faites par Faverge et ses collaborateurs dans les centres de formation en vue d'analyser les difficultés rencontrées par les stagiaires en formation.

Dans cette période, juste après guerre, les Américains dans le cadre du plan Marshall ont organisé des missions aux États-Unis. Faverge a fait partie d'une de ces missions universitaires. Il a vu beaucoup de choses nouvelles et a fait un rapport, ultérieurement publié, qui comprenait deux parties : une partie sur *l'Analyse du travail* et une partie intitulée *Human Engineering*.

Il a ramené un livre, *Applied experimental psychology*, qu'il a mis sur ma table en me disant

“ Tenez, vous allez regarder ça et vous viendrez m’en parler, me faire un petit compte-rendu ”. Alors je me suis mis là-dedans avec une certaine peine, car il était question d’oscilloscopes et autres instruments du même genre que je n’avais jamais vus ! C’était vraiment un autre monde. Il serait intéressant de se reporter au rapport publié par Faverge sur *Human Engineering* - le mot Ergonomie n’était pas encore passé dans la langue -.

Il y a des passages que j’ai relevés dans un texte que j’ai publié dans le livre de Y. Clot ; il y figure une phrase que j’aime bien.

“ Le visiteur des laboratoires de psychologie des universités américaines est particulièrement surpris de se trouver au milieu de radars et d’appareillages électroniques complexes. L’universitaire qui enseigne la psychologie après avoir approfondi les grands problèmes philosophiques et métaphysiques ne pourrait croire un instant qu’il n’est pas dans une salle de travail de physique de la faculté des sciences. Il s’agit pourtant d’un lieu où on étudie une branche de la psychologie appliquée particulièrement intéressante et riche en utilisation que l’on appelle *Human Engineering*. Ce terme est difficile à traduire, nous n’en connaissons pas de traduction et c’est pourquoi dans la suite nous continuerons à utiliser la langue anglaise ; le meilleur titre français serait encore *Adaptation de la machine à l’homme* ».

*Quelles ont été les premières études du CERP portant sur l’adaptation du travail à l’homme ?*

À ce moment-là il y avait en France un Commissariat Général à la Productivité finançant des études pour essayer de faire évoluer l’industrie française. Le CERP avait eu un contrat en trois parties si je me rappelle bien : une partie études destinée à faire un inventaire documentaire pour l’édition ; une partie qui demandait de faire des recherches dans ce domaine et enfin un travail de diagnostic et de diffusion, pour informer les gens susceptibles d’exploiter ces connaissances.

Pour le travail de diffusion, des journées d’études dites *Journées d’études sur l’adaptation du travail à l’homme* ont été organisées. Faverge et moi en étions les deux piliers et des collègues du CERP y participaient occasionnellement.

Vous trouverez l’essentiel du contenu de ces journées dans un petit livre rédigé à leur suite *L’adaptation du travail à l’homme*, paru aux Presses universitaires de France et signé par Faverge, Leplat, Guiguet. On y développait des notions d’analyse du travail, on parlait des aspects perceptifs du travail, des aspects moteurs. Et puis il y avait du *Human engineering*, avec l’aménagement des cadrans, des dispositifs de signalisation, la compatibilité. Je crois que le livre schématise assez bien l’état de la discipline à ce moment.

La deuxième partie du contrat nous a amené à entreprendre des analyses du travail. Il y avait trois études sur le terrain :

- une étude du continu à filer dont j’avais été chargé, qui se faisait dans les filatures du Nord ; je l’assurais avec Mme. Browaeyns, chargée d’études au CERP. Avec Mme Browaeyns nous allions sur le terrain, dans les filatures du Nord et, c’était dans l’esprit du temps, nous faisons parallèlement des expériences. Dans la cave du CERP on avait fait une simulation du continu à filer, concernant des problèmes d’observation et de rattachage des fils cassés, etc. et on a

expérimenté sur cette situation.

- une étude sur les cabines de pelles mécaniques, conduite par mon collègue Guiguet qui avait réalisé une cabine expérimentale dans la même cave.
- une troisième étude sur un tour universel, par un autre chercheur.

Mme Browaeyns avait présidé à la réalisation du premier simulateur. Mazda nous avait installé des systèmes d'éclairage rasant. Guiguet et son équipe étaient plus tournés vers le côté psychophysologique, ils avaient fait des études dans le même esprit : sur le terrain et sur simulateur...

En ce qui concerne la troisième partie de ce contrat, nous avons fait un film ou plutôt Mme Browaeyns a fait un film intitulé *Les yeux travaillent aussi*. Ce film a été projeté ultérieurement dans des congrès ; il est un peu folklorique mais il a un aspect intéressant pour l'histoire, car on voit pour une part dans quel esprit se faisaient ces études. On conçoit un peu le milieu de travail et on voit utiliser les méthodes expérimentales, les analyses statistiques.

Dans le cadre des travaux du Commissariat Général à la Productivité, nous participions à un groupe dont s'occupait Albou, un chargé de mission très actif lui aussi. Il valorisait les actions qu'il apprenait et il avait provoqué des réunions de spécialistes qui travaillaient dans ces domaines. Ce groupe comprenait notamment Wisner, Scherrer, Metz, Monod, Faverge. A un certain moment Albou a suggéré de constituer une société : les débats qui s'ensuivirent conduisirent à la création de la SELF en 1963.

*Existaient-ils déjà des recherches coordonnées au niveau européen dont vous étiez responsable ?*

J'étais arrivé au CERP quand Ombredane, ancien directeur scientifique, est parti comme professeur à l'Université Libre de Bruxelles. Faverge avait gardé des liens avec lui et il allait faire des cours à Bruxelles dans le cadre du séminaire d'Ombredane. Si bien que quand Ombredane est mort au début des années 60, Faverge lui a succédé. Quand celui-ci est parti, je lui ai succédé à mon tour comme responsable du service de recherche du CERP. C'était au début des années 60.

A Bruxelles, Faverge a participé à des groupes de la CECA et il a été à l'origine de la préparation d'une grande recherche *La recherche communautaire sur la sécurité* qui a duré trois ans. Je suis entré dans ce circuit. C'était une recherche qui se déroulait dans cinq pays en parallèle et j'ai eu à gérer la partie sidérurgie pour la France.

Deux chercheurs, X. Cuni et E. Kahn, faisaient le travail sur le terrain à Thionville (Lorraine/Escaut). On a participé à cette recherche d'une manière active. Il y avait des réunions des cinq groupes trois fois par an à Luxembourg. On présentait les projets de chacun et on essayait de les coordonner au maximum : c'était vraiment une recherche communautaire, le nom était bien mérité. J'ai été chargé du rapport de synthèse de cet ensemble de recherche qui personnellement m'a beaucoup apporté.

Cela a créé des liens avec ces équipes ; une équipe italienne avec Cesa-Bianchi que vous avez peut-être connu. L'équipe belge avec Faverge qui la dirigeait, une équipe hollandaise, une équipe allemande. On allait visiter les équipes sur leurs lieux de travail. Je crois que ce qui faisait le lien,

c'était le rapport au terrain, les observations sur le terrain, les modes de traitement des données recueillies, et je pense que l'originalité était là.

*Pour faire connaître ce type d'études, quelles étaient les principales revues scientifiques ?*

Je suis resté au CERP jusqu'en 66. Après je succède à Bonnardel à la direction de la publication du *Travail Humain*.

Il faut dire encore quelque chose qui est important pour l'ergonomie ; nous avons créé une revue intitulée *Le bulletin du CERP* ; au début c'était une petite revue interne tout du moins pour les trois ou quatre premiers numéros. Ensuite, elle est devenue une revue un peu plus officielle et diffusée hors de l'AFPA. Elle a existé jusqu'en 75 je crois et a été un des instruments de diffusion des données d'ergonomie ; y figuraient les travaux issus de l'équipe Faverge puis de mon équipe... et cela a continué avec un certain nombre d'autres travaux dont la diffusion - tout du moins à l'époque de Bonnardel qui était surtout de tendance psychométrique ou physiologique - a été plus importante que dans *Le travail humain*.

*Bien que ce soit une période plus récente, donc mieux connue de votre parcours, pouvez-vous nous parler du Laboratoire de Psychologie du Travail de l'EPHE que vous avez dirigé jusqu'à votre retraite en 1990 et au sein duquel vous continuez à être très actif ?*

Quand j'ai été sollicité pour prendre la direction du laboratoire de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes (EPHE), je n'étais pas chaud, parce qu'au CERP j'avais tous les moyens souhaitables. Je suis allé trouver M. Simon, le directeur de l'AFPA et ancien directeur du CERP, avec qui j'avais de bons rapports et je lui ai dit " On m'offre ce poste, qu'est-ce que vous en pensez ? ". Il m'a dit " Je vous conseille de prendre ce poste parce que je vais partir . S'il ne m'avait pas dit ça je crois que je serais resté au CERP.

La direction d'un laboratoire de l' EPHE, cela m'effrayait. Mais des personnes que je connaissais dans le milieu psychologique (M. Fraisse, M. Besson, Mme Pacaud ) on fait pression sur moi pour prendre ce poste.

J'ai hérité de deux postes de collaborateurs techniques du CNRS, que j'ai pourvu avec Mme Chesnais et M. Pailhous. Mme Pacaud faisait partie du Laboratoire. Et j'ai une grande reconnaissance pour elle ; quand je suis arrivé ici, elle a été spontanément discrète et parfaite. J'avais de très bons rapports avec elle. Et puis j'avais un autre chercheur Mme Lévy-Leboyer qui n'est pas restée longtemps. Comme c'était une heureuse époque, en six ans j'ai recruté six chercheurs CNRS et deux collaborateurs techniques CNRS avec qui j'ai pu travaillé dans de bonnes conditions. J'ai recruté aussi Annie Weill-Fassina qui est devenue Maître de Conférences à l'EPHE. On a travaillé grâce aux crédits CNRS puis avec divers contrats : CECA, INRS, DGRST, etc.

*Vous avez développé la Psychologie du Travail en Ergonomie dans l'optique d'interdisciplinarité qui caractérise celle-ci ?*

Je n'avais pas de visée particulière clairement explicitée. On n'était pas des ergonomes au sens où nous n'étions pas dans les entreprises pour faire des interventions particulières, mais on pensait qu'on faisait de l'ergonomie au sens où nos études étaient susceptibles d'avoir des débouchés ergonomiques.

Nous étions ouverts à des contacts divers. J'ai eu des rapports avec Bouisset, avec Wisner, j'ai coopéré avec l' Organisme National de Sécurité Routière (ONSER) et puis avec l'Institut National de Recherche sur les Transports et leur Sécurité (INRETS). C'est Wisner qui m'avait introduit à l'ONSER, sur des problèmes liés à la vigilance traités par Michaut, suite à des travaux que j'avais poursuivis sur ce thème. Ensuite j'ai suivi les chercheurs de l'ONSER puis de l'INRETS.

Wisner avait une vision du développement de l'Ergonomie, centrée sur le terrain moi je n'avais pas une telle vision, je cherchais à faire des recherches qui aient une valeur scientifique sur les domaines qui m'intéressaient : l'analyse du travail, la formation, la sécurité. Je voulais montrer qu'il y avait une manière de faire des recherches psychologiques aussi sérieuses sur le terrain qu'en laboratoire. C'était la position que j'avais à défendre au CNRS.

*Vous avez été l'un des membres fondateurs de la SELF. Quelle contribution lui avez-vous apportée ?*

Mes liens avec la SELF ont toujours été très étroits. J'ai été un membre du bureau de la Self pendant plusieurs années, j'ai résisté aux pressions pour être président. Les membres du Laboratoire participaient très régulièrement aux congrès de la SELF.

Je participais aux congrès, j'avais des rapports avec les collègues ergonomes. J'ai vécu la SELF comme une association dans laquelle je pouvais avoir des rapports avec des collègues divers, qui pouvaient m'interroger sur ma conception, à qui je pouvais aussi apporter une contribution avec mes travaux. Quant aux chercheurs, certains étaient et sont restés très attachés à la SELF, d'autres se sont orientés dans des voies différentes.

*Compte tenu de votre expérience, quel est votre point de vue sur l'ergonomie aujourd'hui et demain ?*

Dans mon laboratoire, je n'ai jamais vécu de conflits en ce qui concerne les rapports entre la théorie et la pratique, les universitaires, les chercheurs et les praticiens. On a eu pendant plusieurs années un petit groupe de praticiens qui venaient, qui discutaient, il y avait des psychologues du travail, il n'y avait pas encore d'ergonomes de profession, mais ils discutaient, il y avait un dialogue.

Je ne ressentais pas les coupures qu'on constate parfois maintenant. Je militerais pour tout ce qu'on peut faire pour qu'il n'y ait pas de fossé entre chercheurs et praticiens. Bien que ce soient des fonctions différentes qui entraînent des optiques différentes, il doit y avoir un dialogue possible. Les gens dans la pratique peuvent s'inspirer de ce qui se fait en recherche, ils peuvent

interroger la recherche et, inversement, les gens qui sont dans une perspective de recherche ont intérêt à savoir un peu ce qui se passe chez leurs collègues praticiens, à discuter avec eux.

J'ai eu souvent des discussions dans les derniers temps avec Jacques Christol ; j'ai cru sentir parfois chez lui un sentiment d'infériorité vis à vis des chercheurs, ce qui me paraissait tout à fait injustifié. Je lui ai dit : « Vous, vous faites des choses que je ne ferais pas et j'en fais que vous ne feriez pas, mais on peut se parler, on peut réfléchir ensemble ». Je trouve que la société d'ergonomie s'appauvrirait à souligner cette coupure, mais qu'elle doit s'attacher à la réduire. Il faut débattre en termes de fonction, ne pas se figer sur des « dogmes ergonomiques » ; à partir du moment où on met des cloisons on se prive de beaucoup de choses.

Et pour souligner mes propos, je ne résiste pas au plaisir de citer Max Bloch (Apologie pour l'histoire ou métier d'historien – Paris, édition Armand Colin, 1993)

« La science ne décompose le réel qu'afin de mieux l'observer, grâce à un jeu de feux croisés dont les rayons constamment se combinent et s'interpénètrent. Le danger commence quand chaque projecteur prétend à lui seul, tout voir, quand chaque canton du savoir se prend pour une patrie ».

Un problème pratique est toujours multidisciplinaire, à de multiples dimensions, et on peut l'analyser de plusieurs manières ; il n'y a pas de théorie ou de modèle qui épuise à lui seul la complexité d'un cas. Un problème pratique, un problème de terrain ne se résume pas à un modèle, il a une richesse qu'on ne peut pas réduire à partir d'une discipline ou d'un seul point de vue.

Il y a une attitude d'ouverture qui est capitale et pour moi la vocation de l'ergonomie c'est d'essayer justement d'organiser tous ces différents points de vue, c'est ça son originalité. Vous découvrez des choses très bien, mais regardez aussi à côté ce que font les autres et articulez-le. Mon point de vue est qu'un modèle est indispensable dans une étude, dans une recherche, mais qu'il restera toujours une vue partielle de la réalité qui le déborde forcément. Il est bon d'avoir son ou ses modèles privilégiés, mais c'est voir les problèmes avec une certaine paire de lunettes, et il ne faut surtout pas croire que c'est la seule, il faut toujours rester attentif à ce qui reste inexpliqué.

Entretien réalisé le 11/02/02 par A. Laville et M. Pottier